

# LE CHANGEMENT CLIMATIQUE ENTRE IMAGE ET TEXTE<sup>1</sup>

**Nicole d'Almeida et Ana Carolina Peliz<sup>2</sup>**

Cet article présente les résultats d'un travail de recherche consacré à la référence au Groupe Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC) dans la presse française (l'analyse d'un corpus de presse de la presse française concernant la publication des rapports du groupe (1990, 1995, 2001 et 2007) et dans trois films marquants (A. Gore 2006, Y. Arthus Bertrand 2009, N. Hulot 2009).

La mobilisation de ce corpus écrit et audiovisuel permet de cerner les contours de la configuration de la question du changement climatique. Elle permet d'envisager différentes mises en scène d'une même question et différentes conceptions de la nature. Elle permet aussi de repérer l'émergence d'une communauté interprétative polyphonique qui reprend à sa manière les travaux de ce définisseur primaire qu'est le GIEC et en fait un thème dominant de l'agenda national et international.

---

1 Ce texte est la synthèse de travaux en cours dont nous proposons ici de présenter les principaux résultats.

2 Nicole d'Almeida est professeure à l'université Paris-Sorbonne, Celsa, laboratoire GRIPIC ; Ana Carolina Peliz est doctorante à l'université Paris-Sorbonne, GRIPIC.

Cette analyse permet de comprendre comment la citation-scénarisation des travaux d'un groupe d'experts publicise et fait évoluer d'une question de la sphère purement scientifique vers la sphère politique, sociale et économique en lui conférant une plus grande répercussion et visibilité.

Cet article est consacré à la publicisation de la question du changement climatique, à l'introduction et circulation dans la sphère publique d'une question d'abord scientifique devenue très vite une question scientifico-politique. Nous nous intéresserons ici à l'installation sociale de la question climatique et aux différentes configurations médiatiques revêtues. Le point d'appui de cette analyse est la médiatisation des travaux du GIEC<sup>1</sup>, instance située à la jonction de la production scientifique et de la décision politique, instance experte dont les rapports ponctuent l'agenda national et international et suscitent des représentations particulières de la vie et de l'activité des hommes.

La perspective est communicationnelle, elle concerne l'introduction, la publicisation et la qualification du thème du changement climatique : les manières de dire et configurer ce changement, de le nommer-montre en suscitant des représentations sociales, des questions, des polémiques, etc.

Deux médias seront pour cela retenus correspondant à deux modes d'exposition (cinéma et presse écrite), à deux types de public (large et plus restreint), et à deux perspectives : internationale (des films à grand retentissement) et nationale (des titres de la presse quotidienne française).

Mobiliser un corpus écrit et audiovisuel est à la fois difficile et intéressant. La difficulté consiste à maîtriser l'hétérogénéité des corpus mais cette hétérogénéité est précisément ce qui nous intéresse ici. L'objectif est en effet d'analyser des mises en scène de la question climatique où se croisent paroles, textes, images et chiffres et de repérer l'émergence d'une communauté interprétative qui se fait à plusieurs

---

1 Créé en 1988 à la demande du G7 par une agence de l'ONU (le PNUE) et l'organisation mondiale de la météorologie, le GIEC reçoit de ces instances une lettre de mission très précise. Les chefs d'état demandent aux chercheurs des « informations d'origine scientifique, technique et socio-économique nécessaires pour mieux comprendre les fondements scientifiques des risques liés au changement climatique d'origine humaine ». Le GIEC publie son rapport tous les 5 ans environ (1990, 1995, 2001, 2007), le cinquième rapport étant attendu en 2014.

voix, selon plusieurs médias, tout ceci se déroulant dans un cadre commun et international de référence. La circulation, la thématisation, la mise en discussion du changement climatique suscitent au fil des ans l'entrée en scène d'acteurs toujours plus nombreux : de l'échelon international au national et local, du niveau scientifique au niveau politique et économique, des structures intergouvernementales aux ONG et leaders d'opinion.

Analyser un corpus cinématographique permet de mesurer le lancement « grand public » d'une question, son extension (l'élargissement d'une question scientifique vers une question sociale), sa publicisation selon divers modes, d'analyser la multiplicité des images lancées dans l'espace public et des représentations proposées à l'opinion des publics. Analyser un corpus écrit permet de cerner plus précisément la sélection-interprétation d'un discours produit par des scientifiques, d'isoler des fragments de discours suspendus de leur espace d'origine et tissés avec d'autres discours. Cet article se situe donc délibérément dans le balancement entre images et textes, invitant les auteurs à tenir sur un plan méthodologique une position d'équilibriste et les incitant à produire une interprétation unifiée d'éléments hétérogènes.

## **L'environnement au cinéma**

« Regarder un film c'est comme feuilleter un atlas historique », cette remarque de W. Benjamin (2000, p. 441) concerne particulièrement bien les films traitant de l'environnement.

Rappelons que l'environnement au cinéma n'est pas une thématique nouvelle : en 1956, le commandant Cousteau reçoit à Cannes la palme du documentaire pour « Le monde du silence » consacré à la biodiversité marine. D'autres réalisations suivront, leur multiplication survenant à partir des années 2000 : multiplication des genres (documentaires-films-fictions) et des lieux de production (tous les pays de la planète). Ce qui est nouveau depuis quelques années, c'est la répétition, la multiplication industrielle de cette thématique largement déclinée sur le plan éditorial, cinématographique, télévisuel et électronique. Dans ce tout éditorial et ce tout visuel qui circule à travers la planète se jouent une vision du monde (*Weltanschauung*), une interrogation lancinante sur son présent et son avenir, une thématisation de la vie et des activités humaines. Ce flot-flux d'images marque un souci de qualification de l'existant, de détermination du sens de l'activité voire de la place des

hommes. Dans la foulée de la thèse de S. Gruzinski (1999), concernant la puissance de l'image dans le métissage des représentations, nous retrouvons ici l'extraordinaire capacité des images à traverser les frontières culturelles d'univers que tout oppose, leur plasticité qui autorise tous les emprunts et suscite la création d'idiomes planétaires.

Les raisons du choix du corpus filmique retenu sont liées à la personnalité de leur auteur et à leur audience. A. Gore réalise une conjonction imprévue en obtenant à la fois deux Oscars à Hollywood (2006) pour son film *Une vérité qui dérange* et le Prix Nobel de la paix 2007 en partage avec le GIEC. Y. Arthus Bertrand effectue au printemps 2009 le lancement (multi)médiatique mondial du film *Home*, soutenu en cela par un grand groupe économique (PPR). Enfin, la contribution de N. Hulot en octobre 2009 dans *Le syndrome du Titanic* se situe à la jonction du médiatique et du politique, elle s'inscrit dans la foulée du Pacte écologique, tremplin des élections présidentielles de 2007. Ce corpus a donc été choisi en raison de sa valeur exemplaire.

Le statut de ces films pose problème dès lors qu'ils ne relèvent ni du cinéma du réel, ni du cinéma de fiction mais constituent un genre particulier dans lequel s'entrecroisent des récits documentaires<sup>1</sup>, des reportages, des récits personnels et des citations de travaux scientifiques et de personnalités. Le traitement que nous proposons de ces trois films n'est pas strictement textuel ou stylistique, sa visée est interprétative : il s'agit de comprendre la constitution d'une communauté de préoccupations par le repérage de procédés communs et unités de sens communes dans lequel s'effectue le passage du monstratif au démonstratif.

Trois points de vue sont mobilisés dans ce corpus, tous trois participant d'une visée pédagogique dès lors que « le passage de l'intention narrative à l'intention didactique est le passage d'une pertinence d'ordre temporel à une pertinence d'ordre logique » (Jacquinot, 1977, p. 83). Le point de vue d'Al Gore est celui de l'homme fait, détaché et engagé à la fois : celui qui a accompli une mission politique, a pris connaissance des dernières avancées de la science. Relatant une expérience familiale douloureuse il renaît d'une certaine manière au monde en enseignant, prenant la posture d'un conférencier présenté face à son public, équipé d'un ordinateur où il puise les informations énoncées. C'est le point de vue de l'homme éclairé par l'action politique et par la

---

1 Nommés « documenteurs » par Agnès Varda.

connaissance scientifique, de nombreux tableaux et graphiques accompagnent son propos. C'est aussi le point de vue de l'homme éclairant, pédagogue face à un public, prédicateur diront certains. Le point de vue de Y. Arthus Bertrand est celui de la planète vue du ciel : point de vue de Sirius (position de hauteur et de distance), point de vue du Créateur qui en son septième jour contemple l'œuvre accomplie et qui au 77<sup>e</sup> jour contemple le désastre. La référence est ici clairement faite à la Genèse et à la création du monde, point sur lequel s'ouvre le film. Le choix est celui d'un point de vue divin ou transcendant, la planète est montrée et ses dégâts désignés. L'œil est extérieur et lointain, ce point de vue reprenant une posture classique et quasiment théologique selon laquelle c'est de loin que se mesure la beauté du monde ou les outrages qui lui sont causés<sup>1</sup>. A l'opposé, le point de vue de N. Hulot est intérieur, il est celui du témoignage et de la confession dans une perspective didactique « donner la conscience de notre inconscience ». Le point de vue est immanent, le sort de la planète est vécu, il est l'objet d'une expérience intérieure, d'un œil intérieur qui se porte sur le monde (cf l'œil de l'affiche du film), organe de l'intellect, de la compréhension : l'œil qui voit et décrypte le monde, l'œil qui regarde regarder et s'étonne du regard des autres totalement tendu vers les médias et oublieux de l'essentiel (la prolifération d'extraits TV, radios, publicités nous renvoie à notre condition moderne d'être assujettis à l'écran). La dimension théologique est fortement présente dans ces films (mobilisant tour à tour la posture du divin-observateur, du prédicateur-éducateur et du pécheur repent) ce qui ne l'empêche pas de s'articuler avec une dimension scientifique et politique tout aussi clairement assumée.

Une même certitude anime ces trois films : le changement climatique est assimilé sans détour au réchauffement climatique d'une part, les hommes et leurs activités sont responsables d'autre part.

La question de la différence entre hypothèse et preuve, incertitude et certitude n'apparaît aucunement dans ces films qui citent les travaux du GIEC mais sans en reprendre la prudence, sans évoquer les indices de confiance établis par les experts internationaux : pratiquement certain supérieur à 99%, extrêmement probable au dessus de 95%, très probable supérieur à 90%. Rappelons que l'indice retenu et confirmé dans le résumé du GIEC à l'intention des décideurs publié en

---

1 Cf. Leibniz, *Essais de Théodicée* (1710) : les imperfections de la création sont liées à une erreur du point de vue généralement trop proche.

2007 est le « Très probable » donc supérieur à 90%. Toute la mesure, la complexité des travaux scientifiques livrés par le GIEC aux décideurs politiques dans des textes de synthèse (structurés par la tension entre un souci de lisibilité exprimé dans les courts rapports de synthèse et un souci de rigueur à l'œuvre dans les textes complets qui ont une taille de 3000 pages) sont ici clairement gommées, oubliées.

Analysons comment et à quel moment intervient explicitement le thème du réchauffement climatique dans ces trois films ? Dans *Une vérité qui dérange* le thème est martelé dès les premières séquences (11 premières minutes du film). Il est explicitement énoncé à mi-parcours du film *Home* ce qui est fait par un enchaînement saisissant entre deux phrases : « l'atmosphère chauffe » (formule passive) à quoi succède immédiatement « nous avons bouleversé l'équilibre climatique de la terre » (formule active évoquant les acteurs, auteurs du réchauffement). Dans le film de N. Hulot, ce thème est évoqué tardivement (à la 84<sup>ème</sup> minute), il est lié à une perspective sociale (la faim) et urbaine<sup>1</sup>, l'accent est ici davantage porté sur les conséquences du réchauffement que sur ses causes. En ce sens, le film de N. Hulot est celui qui est le plus proche des rapports du GIEC qui dans leur dernière livraison mettent l'accent sur la dimension démographique et économique du changement climatique (problèmes de production-de consommation et de modes de vie).

Un même mouvement anime ces trois films, un même cheminement narratif peut être décelé qui nous mène de la planète vers l'homme, de l'infiniment grand vers non pas l'infiniment petit mais vers le milieu, l'homme, source de toute mesure. Un même principe salvateur est invoqué : retrouver de la mesure dans la démesure, retrouver l'homme dans l'univers, retrouver la réalité. A la phrase finale du film *Une vérité qui dérange* « nous avons la capacité d'agir »<sup>2</sup> fait écho celle du film *Home*: « à nous d'écrire la suite de notre histoire ensemble ». La structure du film *Le syndrome du Titanic* est pascalienne: elle évolue du chaos (initial, d'où est né le monde) vers le chaos final (qui semble déjà bien advenu). Elle met en scène le désarroi de l'homme moderne (« j'ai peur », « je suis perdu ») mais aussi son salut : « préserver et partager ». La vision est celle du ballotement, de l'oscillation qu'il convient de faire cesser pour reprendre pied et retrouver une nature disparue sous les artifices techniques et médiatiques.

---

1 Ce film peut être compris comme un film consacré à la condition humaine-urbaine.

2 Accompagnée par le chant de Melissa Ethridge « j'étais endormie et j'ai besoin de me réveiller ».

La dramaturgie mobilisée dans ces films repose sur une oscillation intéressante et efficace dans laquelle se joue la question de la commensurabilité de l'univers et de l'homme, question pouvant susciter trois postures. Une posture d'alerte consiste à montrer l'incommensurabilité entre les deux et donc à mettre en scène l'écart afin de susciter la prise de conscience de cet écart. Une posture de culpabilisation consiste à montrer l'infiniment grand ou l'infiniment grave dans l'infiniment petit (principe de mise en évidence de la responsabilité), enfin une posture éducative-pédagogique consiste à montrer la symétrie possible, à inviter à la retrouver, à la réduire, il s'agit ici de montrer le rôle correcteur et modérateur de l'homme. Ces trois postures sont successivement adoptées dans ces films, les deux premières aboutissant à la troisième qui est réconciliatrice et salvatrice.

Dans ce mouvement, un certain nombre d'accélérateurs destinés à intensifier l'information et à susciter la prise de conscience voire l'engagement, sont mis en œuvre, ils amplifient le mouvement d'oscillation et de déstabilisation évoqué précédemment et créent une dramaturgie spécifique.

Ces accélérateurs de connaissance et de conscience peuvent être repérés sur le plan des images, du rythme et des citations.

Dans le choix des images apparaissent de manière récurrente des lieux emblématiques du danger en cours, ces images devenant des topoî contemporains, de nouveaux lieux communs et figures du danger qui vont faire le tour de la planète. Citons parmi ceux-ci les lieux du froid désignant la menace du chaud : la calotte glaciaire des pôles et la banquise inlassablement présentées, l'enneigement problématique du Kilimandjaro (présenté dans les trois films avec quelques indications de dates mais pas de saison), mais aussi la dévitalisation des coraux, la force des cyclones et l'imbrication du désordre naturel et humain dans la ville de New Orleans ravagée par Katrina. La fin ou la folie du monde sont assimilées à des points de repoussoir : la mer d'Aral asséchée (AG), l'île de Pâques (YAB, NH) horizon possible de la destinée humaine qui s'entredéchire après avoir épuisé ses ressources naturelles ou à l'inverse Dubai, summum de la folie hypermoderne, « totem d'une modernité totale » et que présente ainsi N. Hulot dans une phrase faite d'allitérations, à la sonorité du tambour. À côté de ces images omniprésentes, il conviendrait aussi de distinguer ce qui n'est pas donné à voir (ce que la taille prévue de l'article ne permet pas) : remarquer la faible place de la flore et de la faune, analyser la place contrastée des trans-

ports humains quasiment absente chez A. Gore, présente mais modérément dans *Home*, omniprésente chez N. Hulot<sup>1</sup>.

Le choix des couleurs est dans ces films marqué par un principe de dichotomie qui renvoie à un imaginaire de la pureté et de la souillure : blanc et bleu pour la nature (supplantant le vert désormais quasiment détrôné dans l'imaginaire écologique), rouge et brun pour le monde humain. Le gris domine chez N. Hulot couleur non pas passive mais résultant de processus contraires qui ne produisent que du négatif. A l'inverse les couleurs sont surlignées dans *Home*, couleurs franches qui se succèdent, s'entrecroisent et s'opposent.

Le choix du rythme diffère dans chacun de ces films : rythme ordonné et pédagogique dans le film d'Al Gore, tempo très intense de *Home* placé sous le signe de « l'horloge du monde », du bruit de tic tac et du balancier dramatique qui scande les phases d'accélération des images. La phrase « tout s'accélère » est répétée plusieurs fois, « il ne reste pas plus de 10 ans à l'humanité pour inverser la tendance » déclare Y. Arthus Bertrand, affirmation qui fait écho aux propos du président du GIEC publiés dans *Le Monde* dans lequel ce dernier déclare « nous n'avons que 7 ans... »<sup>2</sup>. A l'inverse, la lenteur prévaut dans *Le syndrome du Titanic*, évoquant la gravité du danger. Le choix verbal et grammatical privilégie ici l'opposition, l'éloquence verbale repose sur la mobilisation des contraires dans des phrases-chocs dont le film de N Hulot use et abuse : « peut-on prospérer sans croître ? », « le modèle économique dominant n'est plus la solution mais le problème », « perdre en matériel, gagner en relationnel », « taire mes illusions, garder mes rêves » etc. Ce principe de mise en tension vaut pour le texte et pour les images : opposition des apparences (look sophistiqué de jeunes japonaises /clochards dans la rue), des lieux de vie (Chinois dormant dans des cages/chiens de luxe se régénérant dans des capsules à oxygène) et des modes de vie (paysages de montagne/pratique du ski dans un *mall* de Dubai). La force (A. Gore), l'imminence (Y. Arthus Bertrand), la gravité (N. Hulot) du danger sont ainsi évoqués dans une dramaturgie qui intensifie ses effets par la correspondance organisée entre paroles, tonalité, images selon un principe de synchronisme ou de syntonie.

---

1 Partisan de la Taxe Carbone, point clé du pacte Ecologique.

2 *Le Monde*, 07/07/2008.



Un autre élément commun à ce niveau figuratif est la mobilisation de courbes, graphiques et chiffres mise au service d'un objectif de démonstration et d'édification. Des graphiques minuscules sont présentés en rafales par Al Gore qui met en scène pas moins de 29 cartes et 22 graphiques. Ceux-ci ont une fonction de preuve, ils nous renvoient à une vision abstraite d'une nature mathématisée telle que l'envisageait Galilée<sup>1</sup>. Cependant, le spectateur face à ces tableaux quasiment illisibles ne discerne véritablement qu'une forme, un mouvement (voire une couleur, le rouge) : celui de l'accroissement et de l'élévation. Ce point n'échappe pas à l'auteur qui avec humour et autodérision recourt à une échelle pour montrer le sens de la courbe... La courbe du CO<sub>2</sub> émis dans l'atmosphère entre 1958 et 2005 est dans ce film présentée en rouge, sans abscisse ni ordonnée, elle prend les traits d'une flèche qui monte comme une courbe de fièvre. Les conséquences du réchauffement sont présentées sur un plan qualitatif et quantitatif : augmentation du nombre de cyclones et des canicules qui auraient tué 35 000 personnes en Europe. Des erreurs apparaissent sur la carte des précipitations et de la courbe de chaleur depuis l'an 1000 avec un focus sur la période 1950-2000. Ces données, issues des travaux du GIEC sont l'objet de polémiques récurrentes, elles ont été rectifiées en 2002 dans le troisième rapport publié mais ne sont donc pas intégrées dans le film d'Al Gore.

Il convient enfin d'évoquer la cascade des citations mobilisées dans ces films et qui fonctionne comme autant d'arguments d'autorité. Quelles sont les figures évoquées et invoquées ?

Al Gore évoque des personnalités scientifiques : Roger Revelle – initiateur de la mesure du taux de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère – « mon camarade de collègue », Wegener et sa théorie de l'emboîtement des continents ainsi qu'« un grand rapport » (le nom du GIEC n'est pas mentionné) présenté de la manière suivante : « une grande étude a recensé toutes les publications scientifiques sur le réchauffement parues depuis 10 ans. Elle en a retenu un échantillon de 10% : 928 articles. Et savez-vous combien d'entre eux contestaient l'idée que nous sommes responsables du réchauffement ? Sur 928 : Zéro ».

Dans *Le Syndrome du Titanic*, le cortège des citations s'ouvre sur un triptyque : Michel Ange-Einstein-Mandela et se referme sur trois autres figures, celles de Mozart, Pasteur, Gandhi cités comme modèles

---

1 « La nature est écrite en langage mathématique » (1623).

de l'humanité. Au fil des minutes apparaissent tour à tour des représentants des arts (Dali sur l'argent), de la science et la dérive humaine possible (G. Oppenheimer sur la bombe atomique), des sciences humaines (P. Virilio sur les déplacements humains), de l'économie mise au service de la lutte contre la pauvreté (M. Yunus) mais aussi des figures politiques : l'ex président brésilien Lula intervenant sur la misère quotidienne, J.-F. Kennedy évoquant le besoin de rêver de choses inédites. Al Gore y est cité...

Dans ces films sont mobilisés des savants et personnalités de tous domaines, scientifiques et figures historiques s'y côtoient et participent d'une volonté de mise en évidence d'une convergence interdisciplinaire : la perspective est celle de la preuve par la répétition, l'écho et l'amplification. Il convient cependant de noter le statut particulier de ces arguments et figures d'autorité : le but des citations est moins le recours à une autorité dogmatique, autosuffisante que la volonté de montrer des possibles et des figures inventives de possibles. La citation répétée d'auteurs de tous bords invite à revenir au sens étymologique, l'auctoritas comme capacité à être auteur de vies et de modes de vie différents. Entre *Une vérité qui dérange* et *le Syndrome du Titanic* la figure de l'autorité mobilisée évolue de l'autorité scientifique vers l'autorité morale, du savoir vers l'être, de la capacité à produire du savoir à la capacité à ouvrir de nouvelles perspectives de vie sur terre.

Dans ce flux d'images et de propos déversés en cascades, proposés au monde par collage et juxtapositions saisissantes nous pouvons retrouver, avec prudence et audace théoriques, une sorte de maniement médiéval de l'image au sens où celle-ci a pour mission de révéler les significations invisibles du monde. Il n'est pas interdit de retrouver dans ces trois films une visée semblable à ce que Grégoire le Grand nommait la Bible des illettrés qui mobilise une épaisseur et un feuilletage des plans par la répétition systématique de faits fondateurs et personnalités fondatrices destinée à l'édification des foules. L'image vraie n'est pas l'image ressemblante (comme l'est un portrait) mais l'image qui diffuse les rudiments de la culture et de la religion. Dans ce travail d'acculturation se dessinent une pédagogie et une pratique cultu(r)elle de la vie sur terre.

## Les travaux du GIEC dans la presse française (1990-2007)

La dimension dramaturgique fortement présente dans les films analysés, reposant sur un principe de mise en tension, n'apparaît aucunement dans le corpus de presse écrite retenu à l'occasion de la publication des rapports du GIEC<sup>1</sup> et qui concerne trois principaux quotidiens nationaux français : *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*.

Partant de l'idée selon laquelle la médiatisation suppose une reconstruction-sélection-configuration du discours scientifique, nous analyserons ici la présentation des travaux du GIEC (de sa création jusqu'à l'année 2007) dans la presse française afin de comprendre comment cette construction médiatique donne lieu à une certaine configuration de la question du changement climatique. Les rapports du GIEC sont devenus un moment de rendez-vous avec les médias et la classe politique, destinés aux décideurs internationaux ils servent notamment de base à des négociations internationales telles que le Protocole de Kyoto et autres conventions-cadres sur les changements climatiques.

L'analyse du corpus repose sur le croisement des méthodologies quantitatives et qualitatives basées principalement sur les travaux que P. Charaudeau a consacrés à la médiatisation du discours scientifique. Selon ce dernier, la vulgarisation « en tant que partie de l'espace médiatique, s'inscrit dans le discours d'information dont la fonction est la médiation qui se constitue comme une « transaction », dont l'objet d'échange est un certain type de savoir », en l'occurrence scientifique. L'analyse quantitative permet de mesurer l'évolution du nombre d'articles consacrés au GIEC au cours de la période retenue, elle permet de repérer les « domaines scéniques » d'apparition de l'information (représentés par les rubriques des journaux), les types de texte (texte d'*information* : articles, textes courts qui informent sans expliquer / articles d'*interprétation* : chronique, reportage, textes des personnes extérieures au journal, interviews : textes développant une contextualisation historique ou scientifique / articles d'*opinion* : éditorial, colonne, commentaire : texte mobilisant une position éthique ou politique), et de comprendre qui sont les producteurs de l'information (journaliste spécialisé en sciences ou environnement, journaliste non spécialisé, agences ou personnes extérieures à la rédaction du journal). L'analyse

---

1 1990, 1995, 2001, 2007.

qualitative réalisée à l'aide du logiciel Lexico3 s'intéresse aux caractéristiques lexico-sémantiques, à leur mise en correspondance dans une grille d'analyse articulée autour des points suivants : sortie du discours de son contexte initial, introduction dans un nouveau contexte générateur d'une nouvelle situation d'interdiscursivité et d'« un espace énonciatif particulier » (Charaudeau & Maingueneau, 2002), analyse des temps verbaux ou « tiroir verbal » (Haillet in Charaudeau et Maingueneau 2002), de l'entourage lexical des mots clefs (GIEC, rapport, scénarios), utilisation de « connecteurs » qui établissent les rapports entre les énoncés et permettent d'observer la cohérence textuelle entre les énoncés.

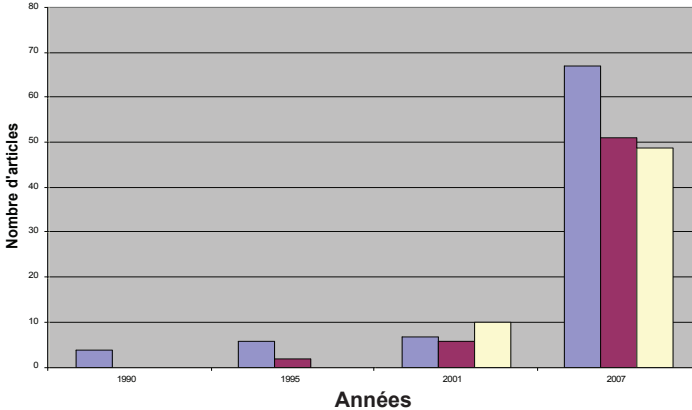
### **Les principaux résultats de l'analyse quantitative**

L'observation du **nombre d'articles** apparus évoquant le GIEC dans la presse pendant les années retenues, révèle une évolution importante de la présentation du sujet comme le montre le graphique ci-dessous. Le GIEC, quasiment absent des colonnes dans les premières années de ses activités (quatre articles en 1990 et huit en 1995) occupe un espace médiatique à partir de 2001, vraisemblablement sous l'effet de la publication de ses rapports (23 articles en 2001 et 169 en 2007) et de la création d'une note de synthèse destinée aux décideurs politiques, outil essentiel de mise en intelligibilité du gigantesque volume d'informations rassemblées par la communauté du GIEC. Cet intérêt croissant des médias se remarque à l'augmentation progressive du nombre d'articles dans la presse analysée mais aussi à la localisation de ces informations qui vont s'installer à la *Une* des journaux et dans les pages principales.

L'accroissement du nombre d'articles et le déplacement de leur parution vers des lieux et pages stratégiques, la montée en puissance graduelle de la place du GIEC invitent à penser ce dernier comme un lanceur d'informations dans les médias, auteur d'événements informatifs, ayant par ses publications, réunions et autres manifestations capacité à « faire événement », à produire un savoir et à rendre possible un jugement. Se joue ici le déplacement d'une question scientifique vers une question politique et sociale et ceci sur une large échelle. Cette extension est facilitée ou accélérée par la création de ce genre particulier qu'est la synthèse, document spécifique et court demandé par les décideurs à la communauté scientifique. Le nouveau format des textes (un texte complet d'environ 3000 pages assorti d'une synthèse d'une

cinquante de pages) rend possible une appropriation par les médias, une interprétation et une mise en discussion.

Graphique 1 - Evolution du sujet dans la presse analysée

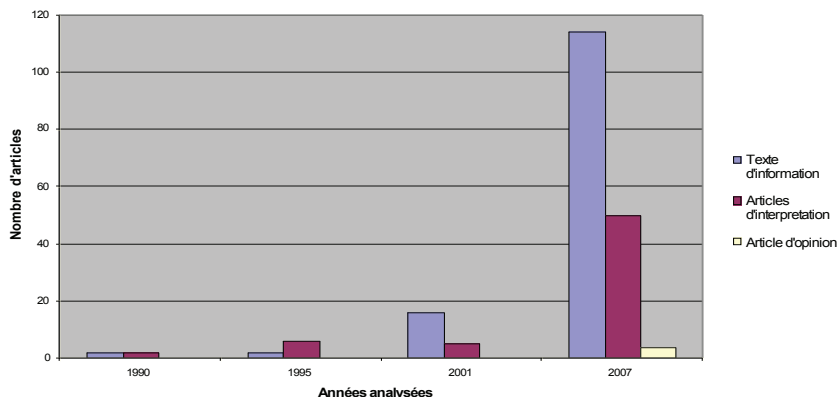


Concernant les **domaines scéniques**, c'est-à-dire les rubriques d'apparition des articles, les données observées invitent à penser que les journaux ont longtemps été très traditionnels dans le traitement du sujet qui reste habituellement classé dans la rubrique « Sciences-Environnement ». C'est à partir de 2007, année de remise du prix Nobel partagé avec Al Gore, que nous observons un certain déconfinement du sujet et une entrée dans d'autres domaines scéniques (rubriques économie, société, etc.).

Concernant le **type de texte**, nous avons pu observer une évolution illustrée dans le tableau ci-dessous. Jusqu'en 1995 les articles d'interprétation et d'information partagent l'espace médiatique de façon plutôt homogène. Après 2001, nous assistons à la prépondérance des articles d'information. Cette tendance se confirme en 2007 et c'est à ce moment que les premiers textes d'opinion font leur apparition. Nous pouvons y voir l'émergence d'un travail d'appropriation, de jugement de la question du changement climatique. La coexistence d'articles d'information et d'articles d'opinion marque l'extension d'un principe de savoir vers un principe de jugement, amorce d'une dynamique de débat et –dans les années qui suivront 2007– de controverse. Les données de l'année 2007 (augmentation des articles d'information par rapport à ceux d'interprétation, apparition des textes d'opinion) suggèrent que les journaux se sentent assez familiarisés avec la question et avec les travaux du GIEC

pour exprimer ou faire exprimer des opinions sur le sujet. La thématique est installée, il s'agit alors de la juger ou de la mettre en jugement.

Graphique 2 - Articles parus dans la presse analysée  
Répartition par type de texte



Concernant les **producteurs des textes** analysés, la majeure partie des articles est rédigée par des journalistes spécialisés, point que corrobore l'analyse des domaines scéniques et de la place de la rubrique Sciences-Environnement<sup>1</sup>. Dans la division du travail entre journalistes (Neveu, 2004), les journalistes spécialisés en sciences, groupe professionnel formé le plus souvent de manière différente et structuré par des associations spécifiques, jouent un rôle important d'informateur, de diffuseur et d'interprète de la question du changement climatique. Le nombre réduit d'articles provenant des dépêches d'agences de presse concernant ce sujet permet de conforter le rôle de ces journalistes qui opèrent comme des définisseurs secondaires, relais et amplificateurs des travaux de ce définisseur primaire qu'est le GIEC. Il est important d'observer qu'en 2007, des journalistes d'autres rubriques commencent à s'emparer du sujet. Cela marque une ouverture du sujet vers des espaces moins confinés, autorise d'autres angles de traitement de l'information et invite à penser que les journalistes spécialisés en sciences ont eu sur ce sujet un rôle de déclencheur, entraînant ensuite d'autres journalistes dans leur sillage. S'est ensuite développée la nécessité d'un débat plus

1 L'évolution de la rubrique Sciences et son couplage avec le thème Environnement est relativement récente, elle s'est accélérée à partir de 1967, le moment scientifique et médiatique des premiers pas sur la lune suscitant engouement et recadrage de la vision de la planète bleue.

profond mobilisant l'intervention d'autres plumes, situées au plus haut niveau scientifique et institutionnel, celle par exemple de l'économiste Nicolas Stern (2007, p. 21), auteur d'un important rapport commandité par Tony Blair, ou du président du GIEC, Rajendra Pachauri (2007, p. 14).

Parallèlement, en 2007 se développent la sollicitation et l'intervention de contributions d'auteurs extérieurs aux journaux, point d'ouverture des articles d'opinion observés sur la période et point de départ d'une controverse qui s'intensifie dans les deux années suivantes.

### **Les principales conclusions de l'analyse qualitative**

L'analyse qualitative des textes permet de comprendre une importante mutation du discours de la presse. Marqué au départ par un questionnement sur les rapports du GIEC et le phénomène en jeu, le changement climatique fait progressivement l'objet de son assimilation-appropriation par la presse, parallèlement se note l'acceptation et la légitimation du travail même du GIEC en tant qu'institution scientifique.

Lors de la publication des **deux premiers rapports du GIEC** (1990 et 1995), le discours médiatique est marqué par un effort de compréhension d'une problématique naissante, pensée comme purement scientifique et confinée alors dans l'espace « Sciences ». C'est le moment de l'explication du problème, mobilisant d'autres phénomènes tel celui de la diminution de la couche d'ozone. La dénomination et présentation du GIEC évolue : pendant les premières années les journaux analysés utilisent encore l'acronyme anglais IPCC (International Panel for Climate Change), qui apparaît toujours accompagné d'une explication, d'une contextualisation renvoyant à son ancrage institutionnel. L'entourage lexical du sigle « GIEC » est à ce moment systématiquement accompagné par l'évocation des institutions fondatrices (PNUE, OMM, ONU). La reprise et la citation des travaux se font selon un choix verbal qui invite à la prudence : le GIEC et ses experts « proposent », « restent prudents », « estiment », « balbutient ». Les aspects les plus alarmistes des rapports du GIEC sont cependant repris par les journalistes spécialisés, mis en relief sans que ne soient présentées ni évoquées les méthodologies de travail du groupe d'experts. Le travail de citation opéré par la presse consiste alors dans une reprise, sélection d'éléments sans que se pose le problème de la certitude du propos. Cette question va s'installer entre 2001 et 2007, moment de publication du troisième rapport.

Nous pouvons observer un double discours : d'un côté le discours des acteurs du GIEC qui évoque le doute propre de la science (à partir de 2001 les experts parlent d'une « quasi certitude », d'« un très haut degré de confiance », des difficultés de calculer le risque et la capacité d'adaptation), et d'un autre côté le discours reconstruit par le producteur/émetteur de l'information (la presse) et qui évoque un consensus scientifique établi : « pour la plupart des scientifiques, il ne fait aucun doute que le principal responsable de cette variation climatique est l'activité humaine » ou « Tous les chercheurs ou presque admettent que le climat de la Terre est en train de changer ». Ce à quoi s'ajoutent des exemples de phénomènes présentés comme « déjà tangibles » comme la fonte de glaciers, les floraisons précoces, éléments visuels sur lesquels repose la configuration cinématographique du thème du réchauffement (cf. infra).

Le groupe GIEC gagne en légitimité, et une discrète ouverture du phénomène évoluant du domaine des sciences vers celui de la politique peut alors être observée, principalement sous l'effet de la prise de parole des acteurs politiques et de la mise en évidence de la nécessité de l'action politique. Au moment où le groupe d'experts et ses travaux deviennent légitimes et sont accompagnés par des prises de paroles politiques, se développe un discours « catastrophiste » évoquant les conséquences du changement climatique (« pluies diluviennes », « inondations à répétition », « déluge meurtrier »<sup>1</sup>). Apparaît également à ce moment dans la presse un discours dual qui renvoie d'un côté à l'urgence et à la nécessité d'agir (« nous avons 50 ans pour agir ») et, d'un autre côté à l'inutilité de l'action (« les activités humaines... vont *inéluçtablement* provoquer un réchauffement général rapide de la planète »). Ce point rend le phénomène encore plus menaçant : l'oscillation des esprits est activée et nous retrouvons ici le principe de tension orchestré dans le corpus filmique analysé précédemment. Est présentée une réalité scientifique mythifiée, dont la production est tenue ou supposée secrète (« les experts se réunissent à huis clos »), insaisissable pour un public profane (malgré l'utilisation répétée de métaphores et analogies tel le fameux « effet de serre »), et dont les solutions de l'ordre de l'extraordinaire (« coup de baguette magique », « un miracle ») ne donneront pas de résultat.

---

1 Images fortement présentes dans les trois films analysés auparavant.



Au cours de l'année 2007, **le quatrième rapport** du Groupe devient une source de référence complètement légitimée. La légitimation du discours du GIEC s'est faite de façon croissante au cours des années étudiées. Le discours a évolué d'une contextualisation scientifique, où le GIEC nécessite la référence à d'autres institutions afin de valider son discours dans l'espace public, vers un discours autonome et autoréférent en 2007, moment où le GIEC devient une instance légitime de lancement, consacré sur le plan mondial et accédant pleinement au rôle de définisseur primaire. Par ailleurs nous observons à ce moment un entourage lexical mobilisé dans les colonnes de la presse qui renvoie à un degré élevé de fiabilité (« un rapport affirmant avec un très haut degré de confiance »), d'importance (« le plus important rapport scientifique sur le réchauffement »), et enfin d'autorité (« une référence dans la communauté scientifique »). Nous pouvons dire que la légitimité du groupe est clairement établie dans/par dans la presse analysée. La faible présence des « sceptiques » à ce moment ainsi que le Prix Nobel de la Paix attribué au groupe construisent l'impression d'un consensus scientifique établi sur la question de la relation entre les activités humaines et les changements climatiques. Le GIEC est alors utilisé comme un argument d'autorité qui convoque l'action politique. Par ailleurs, la question s'ouvre à d'autres domaines. De nouveaux acteurs s'enrôlent tandis que les enjeux économiques et politiques commencent à être pris en compte. Si le changement climatique est évoqué comme un problème économique et politique, « les experts » gardent à ce moment et plus que jamais, une légitimation donnée en tant qu'institution scientifique. S'annonce toutefois la question de la dichotomie entre le scientifique et le politique, point de départ d'une vive controverse ultérieure. Dans le cas du GIEC, cette question est complexe car le versant politique est constitutif du groupe : il est une partie intégrante de l'expertise dès la constitution du groupe (sous l'égide de l'ONU) et dans son fonctionnement (constitution ad hoc d'une communauté scientifique avec négociations). Les rapports publiés du GIEC sont le résultat de toutes ces négociations emboîtées mais cachées ou du moins non données à voir. Ces éléments constitutifs du travail du groupe n'apparaissent aucunement dans la presse, contribuant à alimenter le mythe de la vérité scientifique incontestable et d'un groupe uni de savants, ces points étant mis au service de ce qui devient un argument d'autorité. La force de l'autorité énoncée s'ajoute à la force du danger annoncé, les résultats dramatiques du changement climatiques sont ainsi rappelés et martelés à chaque sortie d'un nouveau rapport. L'évocation de phénomènes

extrêmes (existants ou à venir sur un plan climatique) répond en partie à une visée de captation des publics mais elle attise parallèlement la nécessité d'une vérification et d'une confirmation du « fait scientifique ». Si un discours dramatisé se déploie dans la presse analysée, construisant une sorte de « certitude forcée », il appelle du même coup un besoin de preuves, de chiffres, d'images et c'est en contrepoint et en complémentarité que se développe une dramaturgie cinématographique extrêmement prolifique qui met en scène des informations, construit une trame et un drame sur ce sujet.

### **En guise de conclusion**

Il nous semble important de mettre en avant plusieurs points qui feront l'objet de travaux ultérieurs.

D'une part, nous estimons que l'analyse conjointe des corpus écrit et cinématographique permet de comprendre l'articulation et la complémentarité de modes de thématization d'une question publique nouvelle promise à une belle « carrière » et autour de laquelle se crée une communauté interprétative spécifique. Elle permet d'envisager les différentes mises en scène d'une même question (le changement climatique), les différentes conceptions de son objet (la nature conçue tour à tour comme biblique, mathématisée, martyrisée ou disparue), la création de groupes d'acteurs spécifiques qui s'en emparent selon un principe de progressivité ainsi que la construction d'un travail d'information, d'interprétation puis d'opinion dans lequel se jouent l'installation, la mesure et la contestation d'une certitude.

D'autre part, l'hétérogénéité du corpus nous renvoie à la multiplicité des définisseurs de la question climatique et environnementale qui tous mobilisent la référence à ce définisseur primaire qu'est le GIEC. La convocation de cette source se fait selon un éventail de registres allant de la prudence à l'alerte, de l'information à l'interpellation, de l'explication à la sensibilisation. Il est important de noter que chaque registre n'est pas propre à un type de média (l'information-explication dans la presse, la dramatisation au cinéma), tous les registres d'expression étant tour à tour, parfois conjointement mobilisés.

Il est enfin important de noter que cette polyphonie est travaillée par un double mouvement de certitude et d'incertitude. La certitude est celle des topoï, des lieux communs installés à l'échelle de la planète : lieux existants et figurés du danger annoncé, banquises et terres mena-

cées. L'incertitude est celle du savoir scientifique : un savoir expliqué, commenté, interprété par les médias mais aussi livré à l'opinion, mis en mouvement par l'appel au jugement, ouvert à la controverse mais aussi à l'action politique. Controverse scientifique et choix politiques vont bien de pair et nourrissent l'action politique contemporaine.

Dans ce cycle d'apprentissage et d'exploration collective d'une question nouvelle se jouent des modes de thématization, des logiques d'acteurs et au bout du compte des choix de société et de modes de vie. Si l'on se réfère aux trois groupes de travail composant le GIEC, nous notons que les travaux du groupe I (dédié aux aspects scientifiques du système climatique) ont été particulièrement mis en avant dans la presse française lors de la publication des rapports 1990, 1995. Les travaux du groupe II (Vulnérabilité des systèmes socio-économiques et naturels envers le changement climatique) sont plutôt mis en avant à partir de 2001. Il semble bien que les travaux du groupe III consacrés aux solutions envisageables soient l'objet des préoccupations actuelles, ils constituent le creuset d'un ensemble impressionnant de guides des bonnes pratiques, de brochures publiées par toutes les familles d'acteurs<sup>1</sup>, d'émissions dédiées, films et autres documentaires tel celui qu'a proposé en 2010 Coline Serreau « Solutions locales pour un désordre global ».

---

1 Acteurs économiques (entreprises), politiques (collectivités territoriales), associatifs.

## Références

- Barboza, P., Weissberg, J. L. (2006). *L'image actée*. Paris : L'Harmattan.
- Beck, U. (2003). *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Paris : Flammarion.
- Benjamin, W. (2000). *Œuvres*. Paris: Gallimard.
- Carvalho, A. (2002). Mudanças climáticas, organizações ambientais e a imprensa britânica: uma análise do poder de perspectivização. Dans : Miranda J. B., Silveira J. F. (Eds.), *As Ciências da Comunicação na Viragem do Século*, actas do I Congresso da Associação Portuguesa de Ciências da Comunicação. (pp 750-762). Lisboa: Vega.
- Charaudeau, P. (2005). *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*. Bruxelles : De Boeck & Larcier.
- Charaudeau, P. (Ed.) (2008). *La médiatisation de la science. Clonage, OGM, manipulations génétiques*. Bruxelles : De Boeck.
- Charaudeau, P. et Maingueneau, D. (Eds.) (2002). *Dictionnaire d'Analyse du Discours*. Paris : Seuil.
- D'Almeida, N. (2007). *La société du jugement. Essai sur les nouveaux pouvoirs de l'opinion*. Paris : Armand Colin.
- D'Almeida, N. (2001, 2006). *Les promesses de la communication*. Paris : PUF.
- Dupuy, J.-P. (2001). *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*. Paris : Seuil.
- Encinas De Munagorri, R. (Ed.) (2009). *Expertise et gouvernance du changement climatique*. Paris : L.G.D.J.
- Gruzinski, S. (1999). *La pensée métisse*. Paris : Fayard.
- Jacobi, D. (1999). *La communication scientifique : discours, figures, modèles*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Jacquinet, G. (1977). *Image et pédagogie*. Paris : PUF.
- Jeanneret, Y. (1994). *Ecrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*. Paris : PUF.
- Jonas, H. (1998). *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*. Paris : Flammarion.
- Maingueneau, D. (2007). *Analyser les textes de communication*. Paris : Armand Colin.
- Neveu, E. (2004). *Sociologie du journalisme*. Paris : La Découverte.
- Niney, F. (2009). *Le documentaire et ses faux semblants*. Paris : Klincksieck.
- Odin, R. (1990). *Cinéma et production du sens*. Paris : Armand Colin.
- Pachauri, R. (2007). Si nous ne faisons rien. Dans : *Le Figaro*, 16/10/2007, 14.
- Roqueplo, P. (1998). *Entre savoir et décision : l'expertise scientifique*. Paris : INRA.
- Stern, N. et Tubiana, L. (2007). New deal pour le climat. Dans : *Le Monde*, 21/09/2007, 21.
- Wolton, D. (Ed.) (1997). Sciences et médias. *Hermès*, 21.